

Conclusion :

Les “comptes des 1001 ennuis”

Quand on ne se sait pas en guerre, il est difficile de la gagner. L'histoire de l'adaptation des forces américaines à la situation en Irak est avant tout une histoire de l'évolution des perceptions avant d'être celle d'une adéquation des méthodes.

La première vision de la guérilla fut celle d'un réseau plus ou moins organisé par l'ancien régime, associé à des mouvements terroristes. Ce diagnostic n'était sans doute pas très loin de la vérité. Le choix de détruire ce réseau en éliminant sa tête était apparemment logique. Le problème fut que cette décapitation fut peu chirurgicale et l'inadéquation de l'instrument militaire à la mission, malgré quelques succès, a fini par donner une assise populaire à la guérilla à l'automne 2003.

Le diagnostic suivant considéra simplement que les “terroristes” étaient plus nombreux et beaucoup mieux organisés que prévu, justifiant ainsi a *posteriori* l'intervention en Irak. Face à cette menace, la seule voie possible était l'extermination complète. D'une part, il n'était pas question de négocier avec le “mal” et d'autre part, dans la logique protestante, on naît “*bad guy*”, plutôt qu'on le devient. Leur nombre était donc fini et il suffisait de mettre suffisamment de moyens pour les éradiquer. Comme au Vietnam, le phénomène s'est ensuite auto-entretenu. Alors que le chiffre initialement estimé des bandits a été anéanti plusieurs fois, le chiffre des pertes américaines a augmenté insensiblement, passant d'une moyenne d'un mort par jour avant avril 2004 à deux, après cette date.

Parvenue à une nouvelle masse critique, la guérilla-virus a connu une nouvelle mutation. Les cellules volatiles sont devenues des organisations structurées capables de s'emparer et de tenir des bastions urbains. Un nouveau front a surgi avec le coup de force mahdiste. Deux têtes sont alors apparues, susceptibles de fournir de nouveaux centres de gravité : le Jordanien Moussab al-Zarquaoui, présenté comme l'âme du terrorisme en Irak, et Moqtada al-Sadr, le leader populiste chiite. Ces deux têtes s'avèrent cependant difficiles à couper. Al-Zarquaoui est un fantôme (au sens propre pour beaucoup d'Irakiens)

et Moqtada al-Sadr est devenu intouchable sous peine de soulèvement. Les bastions rebelles ont été reconquis de force juste avant les élections de janvier mais le doute demeure sur l'attitude à adopter. Alors que la bataille des élections commence, certains officiers américains sur le front font connaître leurs doutes sur une résolution du problème par la seule extermination des rebelles. Pour eux, **le bon centre de gravité aurait peut-être dû être la façon dont la population voyait les choses.**

Si on adopte ce point de vue, **que de batailles perdues apparaissent.** Le 29 avril 2003 à Falloujah, lorsque des manifestants se massent devant une école de filles occupée par les parachutistes de la 82^e *Airborne*, ceux-ci voient surtout les portraits de Saddam Hussein brandis par la foule, puis les tireurs isolés qui profitent du masque de la population pour les harceler. Leur riposte meurtrière (13 morts dont six enfants, 45 blessés) a écarté la menace à court terme, mais celle-ci s'est au contraire accrue à long terme par le fossé qui s'est créé avec la population. On peut multiplier les exemples. En décembre 2003, Mohannad Ghazi Al Kaabi, maire de Sadr City, quartier de plus de deux millions de déshérités, est tué par des gardes américains qui lui refusent l'entrée de sa propre mairie. Cette mort laisse le champ libre à Moqtada al-Sadr. A peu près à la même époque, un membre de la tribu des Albueissa (50 000 individus) explique le ralliement à la guérilla de sa communauté : *“Lorsque les Américains sont attaqués, ils tirent partout. C'est inhumain et stupide de la part d'un pays qui parle toujours des droits de l'homme (réf. 32)”*.

Une guerre pour la liberté et les droits de l'homme ne peut effectivement souffrir d'aucun écart, tant le divorce entre les idées et les faits apparaît alors comme flagrant et scandaleux. Chaque image de mauvais comportement, comme celle du Marine abattant un homme à terre le 13 novembre 2004 à Falloujah ou du soldat Lynndie England traînant un homme nu à Abou Graïb, est une défaite. Les Américains expérimentent ainsi très concrètement le concept de “caporal stratégique”. L'attitude d'une force en stabilisation, dans un environnement très médiatisé relève de la “qualité totale” ou du “zéro défaut”

chers aux entreprises des années 1980. Or la qualité totale, ou discipline totale en termes militaires, ne s'approche véritablement que par la responsabilisation jusqu'aux plus petits échelons.

Cette intelligence de situation étendue à tous suppose cependant une rupture dans les modes de pensée et de formation au sein des forces armées américaines. Les unités sur le front, au contact de la population ont entrepris cette transformation avec volontarisme. Cette révolution dans les affaires humaines, clef de la contre-insurrection, intéresse encore peu le haut commandement interarmées, plus tourné par les défis techniques grandioses. La génération qui a connu le Pacte de Varsovie est encore souvent réticente face à une évolution en rupture complète avec son passé militaire.

Le dernier facteur est plus sournois et relève du goût prononcé pour les solutions technologiques. La division de Marines qui prônait l'imbrication avec la popu-

lation et le "gant de velours" à son arrivée sur le sol irakien est en train de mettre en place à Falloujah des "centres de traitement des citoyens" où tous les hommes de la ville vont subir un test ADN, un enregistrement vocal, un scan des pupilles et des empreintes digitales. Les banques de données obtenues sont reliées à celles du FBI et CIA. Ils porteront sur eux en permanence une carte d'identité spéciale et n'auront plus le droit d'utiliser de voitures personnelles, arme favorite des kamikazes (réf. 417).

Cette ville modèle, qui ressemble, en plus *high tech*, aux projets de regroupement des populations en Algérie ou au programme Phoenix au Vietnam est en contradiction flagrante avec les valeurs de liberté individuelle des Américains (qui ne possèdent pas même de carte d'identité). Matérialisation d'un doute sur l'attitude à adopter sur le terrain, elle instillera probablement ce doute dans l'opinion publique américaine qui ne voyait certainement pas l'avenir de l'Irak de cette manière.

